

# FANZI QUAN : LA BOXE DES POINGS TOURNANTS

Parmi les boxes populaires du nord de la Chine, il faut mentionner le *fanzi quan* dont le nom signifie littéralement « poings (*quan*) tournants (*fanzi*) ». Du point de vue de l'histoire des arts martiaux chinois, cette technique présente de nombreux points d'intérêts. En premier lieu, le *fanzi quan* actuel reprend de nombreuses postures qui apparaissent dans le célèbre « Canon de la boxe » (*Quan jing*), enchaînement de 32 mouvements créé par le général Qi Jiguang et décrit dans son traité militaire *Ji xiao xin shu*, un texte d'autant plus important qu'il constitue l'une des principales sources sur les méthodes de combat à mains nues pour la dynastie Ming (1). À côté de cette source littéraire, le *fanzi quan* possède également une tradition orale relativement ancienne qui nous est parvenue sous la forme d'un chant, le *zhan zhuang fan ge*. Enfin, et comme nous le verrons en conclusion de cet article la technique des « poings tournants » présente certaines similitudes avec la boxe occidentale.

## Le Canon de la boxe

Le « Canon de la boxe » du général Qi Jiguang (1528-1587) est souvent cité à propos du Taiji quan dont il constituerait une source. Ainsi, selon certains historiens chinois, la boxe du clan Chen de Chenjia gou reprendrait vingt-neuf postures parmi les trente-deux décrites par le général Qi. Il existe en effet une concordance entre les noms apparaissant dans la nomenclature de la boxe du clan Chen et la liste des trente-deux postures. Toutefois, ces noms se retrouvent fréquemment dans d'autres formes de boxe chinoise et tout laisse supposer qu'ils appartiennent en fait à un fonds commun qui est à l'origine de bon nombre d'écoles actuelles. Pour codifier son exercice Qi Jiguang s'inspira lui-même d'une quinzaine d'écoles d'arts martiaux parmi lesquelles figure le *ba shan fan* (les huit esquives tournantes) que les adeptes du *fanzi quan* considèrent souvent comme l'ancêtre de leur discipline. Le fait est que les attitudes des branches modernes du *fanzi quan* sont proches de ce que montrent les illustrations du *Quanjing* ce qui n'est pas toujours le cas du style Chen de Taiji quan. Cela dit, il n'existe aucun moyen de prouver une filiation du *fanzi quan* à partir du *Quan jing* ou du *ba shan fan* cité dans ce texte. Certains codificateurs du *fanzi quan* moderne étaient lettrés et il est donc plausible qu'ils aient fait évoluer cette pratique en s'inspirant d'un texte ancien et donc prestigieux. Quoiqu'il en soit, la tradition orale contenue dans le *zhan zhuang fan ge* montre que le développement de cette école de boxe alla dans le sens d'une complexification comme le confirme le rôle joué par les maîtres du XXème siècle.

## Les huit techniques

Les experts de la boxe *fanzi* s'accordent pour déclarer que leur pratique ne comptait à l'origine que les huit techniques énumérées dans la transmission orale du « chant du pilier tournoyant » (*zhan zhuang fan ge*) :

1. « La main jaillit pour frapper l'arête du nez » (*chu shou da bi liang*)
2. « La main se retire pour charger la poitrine » (*su shou ben xiong tang*)
3. « En appuyant avec le corps, le coude va à la rencontre du visage adverse » (*xie shen ying mian zhou*)
4. « Soulever la tunique et élever les deux mains » (*tiao pao shuang shang shou*)
5. « Frapper vers le haut » (*wang shang da*)
6. « La perche de fer tournoyante » (*tie fan gan*)
7. « Les deux mains soufflent » (*shuang guo shou*)
8. « Étendre la main en balayant » (*shun shou lou*)

Derrière ces expressions imagées se dissimulent des techniques fort simples : coups de poing directs (1,2, 4 et 5), coup de coude latéral (3), coup du tranchant de la main (7) et frappe avec le revers du poing (6) ou le dos de la main ouverte (8). Bref, tout cela

était assez rudimentaire et il n'est pas étonnant que les spécialistes de ce courant aient cherché à faire évoluer leur style. Celui-ci, originaire semble-t-il de la province du Hebei, se développa tout d'abord en Mandchourie, au nord-est de la Chine, et plus particulièrement dans la ville de Shenyang où il fut introduit par le boxeur Xu Zhaoxiang par ailleurs spécialiste de la méthode dite du « pied transperçant » (*chuo jiao*). Xu, transmis notamment sa technique à He Ningjiu et à Hu Fengsan. L'un des principaux élèves de ces deux experts fut Yu Boqian qui perpétua la boxe *fanzi* à Shenyang où elle est encore pratiquée de nos jours. Toutefois, par l'intermédiaire d'autres boxeurs celle-ci se diffusa dans d'autres régions de la Chine à commencer par les provinces du nord-ouest.

### La question des enchaînements

La technique de la boxe des poings tournants devait évoluer considérablement au début de la période républicaine à la suite des échanges techniques entre He Ningjiu et Hu Fengsan d'une part et Ma Fengtu et Ma Yingtu, deux spécialistes de la boxe « qui fend et qui accroche » (*pi gua*), d'autre part. En effet, ces derniers développèrent une nouvelle branche du *fanzi* dans la province occidentale du Gansu où ils s'installèrent vers la fin des années 1920. C'est ainsi que l'on parle aujourd'hui du « style du nord-est » pour le distinguer de celui du « nord-ouest » des frères Ma qui est aujourd'hui le plus diffusé grâce à l'implication de certains de leurs descendants dans les instances sportives chinoises après la victoire communiste. Il convient ici d'aborder brièvement la question des enchaînements de mouvements effectués dans le vide qui forment généralement le cœur des pratiques de la boxe chinoise. Nous en citerons ici deux qui sont les mieux connus bien que chaque branche du *fanzi quan* comporte d'autres exercices du même type. Le premier fut développé à partir du chant cité dans le paragraphe précédent. L'enchaînement du « pilier tournoyant » (*zhan zhuang fan*) se caractérise par le fait qu'il ne comporte qu'une ligne de mouvements enchaînés en avançant. Les techniques se succèdent rapidement de manière que les poings s'abattent « drus comme des gouttes de pluie ». Le nom du second enchaînement se traduit par quelque chose comme « concentration (*cu*) des huit retournements (*ba fan*) » se qu'illustre bien les mouvements qui comportent des volte-face. Lorsque le wushu sportif se développa en Chine populaire les fils de Ma Fengtu créèrent un enchaînement de compétition combinant ces deux formes techniques et permettant ainsi à l'athlète d'effectuer un aller-retour. Pour ce faire, ils réduisirent le *cuiba fan* de l'une de ses parties inspirées du *chuo jiao*, le système de savate signalé plus haut à partir duquel on avait intégré quelques coups de pied au *fanzi quan* qui en était jusqu'alors dépourvu. En règle générale, les deux systèmes se caractérisent, pour celui du nord-est, par une sécheresse de la frappe, et pour l'autre par un délié du geste dans lequel les bras se déploient comme des fouets. Dans ce dernier style, les mouvements du corps (élévation et abaissement du centre de gravité, ouverture et fermeture de la ceinture scapulaire, étirement et arrondissement du dos etc.) sont plus prononcés et dénotent une influence profonde du *pi gua* de la famille Ma.

### Une influence occidentale ?

Le *fanzi quan* est considéré en Chine comme un style ancien signalé sous les Ming par le traité du général Qi Jiguang. Pourtant, et à l'instar d'un grand nombre d'écoles chinoises, son évolution fut incessante et sa codification sous sa forme actuelle plutôt récente. De nombreuses personnes considèrent ce style comme plus adapté au combat libre par rapport à de nombreuses autres techniques. Toutefois, ce point de vue appelle une réserve. En effet, la distinction entre les différentes formes de boxe chinoise s'opère principalement sur la base de leurs enchaînements chorégraphiés. Par exemple, les pratiquants de la boxe *xing yi* répètent les « poings des cinq éléments » et des « douze animaux », ceux de la boxe *tan tui* les dix séquences propres à leur école, les adeptes du style Chen de Taiji quan les deux pratiques des « treize posture »s et des « poings canons » etc. Bref, chaque école possède ses rituels gestuels et c'est bien à cela qu'elles

sont reconnaissables. En ce qui concerne sa gestuelle, le *fanzi quan* rappelle quelque peu la boxe anglaise par ses attitudes et la façon de porter les coups de poings. Bien entendu ce n'est pas la même chose mais cela confère à cette pratique un petit plus qui la rend plus proche des rings du sanda, la boxe pied-poing chinoise moderne, que, disons par exemple, la boxe du serpent ou encore celle du canard ...(2).

D'où vient la façon de bouger qui caractérise ce style ? La dynamique du *pi gua* a évidemment joué son rôle. Pourtant, il n'est pas impossible que la boxe occidentale ait joué le sien compte tenu de l'implication des frères Ma dans les structures sportives de la Chine républicaine d'abord puis sous celle de Mao. En effet, beaucoup de passionnés semblent ignorer que pendant longtemps non seulement l'Asie ne fut pas connue pour ses techniques martiales mais qu'au début du XXème siècle les arts de combat à mains nues étaient particulièrement populaires en Europe et aux Etats-Unis. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter le *Manuel d'exercices physiques et de jeux scolaires* publié par Hachette en 1919 et établi à partir des instructions officielles de 1904. On y voit qu'à partir de 11 ans les enfants des écoles françaises étaient initiés à la boxe pied-poing, qu'à 13 ans il découvraient l'escrime à la canne et qu'à 16 ans ils s'adonnaient à la lutte... Lorsque les frères Ma codifièrent leur école, une des plus riches et variées parmi les écoles chinoises précisons-le, ce fut dans un contexte d'ouverture à l'Occident. À cette époque par exemple, la boxe anglaise était un art florissant avec des champions de la dimension de Jack Dempsey, Gene Tunney ou encore Georges Carpentier. La fascination que les arts martiaux d'Asie exercent à grand renfort de cinéma depuis les années 1970 nous empêche ainsi de voir que les Chinois furent en leur temps probablement subjugués par ces exemples de science du combat, de puissance et d'endurance dont les exploits défrayaient alors la chronique.

À défaut de grands champions, depuis le déclenchement des guerres coloniales de l'Opium au XIXème siècle puis dans les légations de Pékin, Tianjin ou Shanghai, de nombreux Chinois eurent l'occasion d'observer les militaires français ou britanniques s'exercer à leurs boxes respectives, à la lutte ou l'escrime et cela bien avant qu'un Occidental s'intéresse à ce que l'on n'appelait pas encore le « kung fu ». Bref, il existe une forte probabilité pour que Ma Fengtu et son frère, qui participèrent activement à l'une des premières tentatives de modernisation de la boxe chinoise, se soient intéressés à la boxe anglaise et que celle-ci ait influencé le jeu caractéristique du *fanzi*. Bien entendu, le progrès de la boxe chinoise aurait alors nécessité la mise au point de règles cohérentes de confrontation et une épuration de la technique plutôt qu'un développement sans cesse plus poussé de ces exercices chorégraphiques (3). Mais sans cela, nous ne connaîtrions pas aujourd'hui l'extraordinaire répertoire technique que nous offrent les arts martiaux chinois et dont le *fanzi quan* est justement un fleuron. Et puis, la Chine a su rattraper son retard dans le domaine du combat libre comme le prouve aujourd'hui la forme de combat professionnelle du *sanda wang* (littéralement « roi du sanda ») dont l'un des plus célèbres entraîneurs est justement ... un petit-fils de Ma Fengtu !

Notes :

(1) La trop grande importance accordée au *Quanjing* s'explique par le fait qu'il est un des rares textes anciens à donner la description d'un enchaînement de boxe à mains nues. Cela est très surprenant au regard de la place que ces exercices « traditionnels » occupent dans les arts martiaux chinois. Certains justifieront cette pauvreté de l'héritage littéraire de ces disciplines par l'importance du secret dans les transmissions martiales et surtout le désintérêt des lettrés pour ce genre d'activité vulgaire. Quoiqu'il en soit, force est de constater que, depuis la fin du Moyen Âge, les traités européens consacrés aux arts martiaux étaient incomparablement plus nombreux et bien plus détaillés que ce que l'on pouvait trouver en Asie jusqu'à une période récente. Pour en revenir au *Quanjing*, on ne voit pas trop à quoi pouvaient servir, d'un point de vue pratique, ce texte sibyllin et les illustrations, nullement explicites, qui l'accompagnent...

(2) Une certaine surenchère a fait dire tout et n'importe quoi à propos des arts martiaux chinois. Ce fut le cas au cours des années 1970 avec des magazines du type « Secrets du Kung Fu » qui publia en diverses langues occidentales des articles provenant de Hong Kong dont certains étaient complètement délirants. Ces exagérations se poursuivent aujourd'hui dans le but, sans doute, de prouver la richesse du patrimoine du « kung fu ». Toutefois, les absurdités enseignées par certains soi-disant experts qu'il s'agisse de la boxe du canard, du serpent ou encore de celle de l'homme ivre (*sic*) font selon nous le plus grand tort au véritable art martial chinois.

(3) Il y eut bien sûr des tentatives pour organiser des compétitions de combat mais aucune expérience ne fut concluante probablement en raison de la trop grande disparité des techniques et d'une préparation inadéquate des athlètes. À ce propos, certains se souviendront peut-être d'un combat « full contact » qui opposa dans les années 1970 un élève américain du maître de kung fu Alan Lee au grand champion français Dominique Valéra. Bien entendu, le « travail interne » (*nei gong*) de L'Américain se révéla complètement inopérant face à un sportif accompli.

histoire // écrit en juin 2006 par José Carmona